
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 25/1 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.1.61211

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Richard W. KAEUPER et Elspeth KENNEDY (éd.), *The »Book of Chivalry« of Geoffroi de Charny. Text, Context and Translation*, Philadelphie (University of Pennsylvania Press) 1996, X-236 p. (Middle Ages series).

Les spécialistes de la fin du Moyen Age et notamment tous ceux qui s'intéressent à la noblesse et à la chevalerie se réjouiront de cette édition critique, accompagnée d'une sûre et élégante traduction anglaise, du »Livre de chevalerie« de Geoffroi de Charny – un traité en prose qui avait fait, il y a plus d'un siècle, l'objet d'une édition imparfaite et hâtive de la part du baron Kervyn de Lettenhove, dans le cadre de sa grande édition des »Chroniques« de Froissart.

Du moins, l'infatigable érudit belge avait-il parfaitement compris l'intérêt historique de l'œuvre – un intérêt que des travaux plus récents n'ont fait que confirmer.

En soi, la biographie de Geoffroi de Charny est fascinante: la croisade, le service des rois de France dans la guerre comme dans la paix, les prisons, la »découverte« du Saint Suaire de Lirey, la mort héroïque à la bataille de Poitiers, alors qu'il tenait entre ses bras l'oriflamme de France.

Les présents éditeurs se plaisent à rappeler le jugement de Geoffrey le Baker: »Un chevalier plus exercé dans les affaires militaires que tout autre Français, en sorte que sa renommée était étendue, et qui, en raison de sa longue pratique des armes et de son tempérament dynamique et sagace, fut jusqu'à sa mort (...) le principal conseiller des jeunes chevaliers français«. Le fait est que son œuvre, autrement dit le poème sur la chevalerie, le traité en prose et ses »Demandes pour la joute, le tournoi et la guerre«, est d'autant plus significative qu'elle manque en un sens d'originalité et qu'elle illustre les occupations et les préoccupations de tout un milieu. A l'évidence, Charny fut un auteur à la vocation didactique et pédagogique.

On peut s'interroger sur la valeur littéraire du traité en prose, qu'il dut dicter à quelque clerc ou secrétaire alors qu'il était prisonnier à Londres en 1350-1351. L'appréciation des éditeurs est à retenir: »Il écrivit avec conviction et, dans ses meilleurs passages, avec efficacité. Aussi ses œuvres ont-elles un grand intérêt, en dépit de la modestie de ses mérites esthétiques«.

Le traité de Geoffroi de Charny peut être rapproché à d'autres œuvres: le »Roman des eles« de Raoul de Hodenc, l'ésotérique »Ordene de chevalerie«, l'»Histoire de Guillaume le Maréchal« et bien sûr le »Livre de l'ordre de chevalerie« de Raymond Lulle, qui constitue sa source principale.

Le témoignage de Geoffroi de Charny est fort instructif pour qui souhaite appréhender la chevalerie en tant que forme de piété laïque à l'intention de la noblesse. Pour le garde de l'oriflamme et conseiller du roi de France, la vraie chevalerie impliquait prouesse et loyauté, elle correspondait à un code de conduite exigeant, à un métier non seulement dangereux mais pénible. Geoffroi de Charny, idéologue de l'ordre de l'Etoile, souhaitait de toute son âme une réforme de la chevalerie: il avait trouvé un soutien décidé en la personne de Jean le Bon, un roi moins aveugle et moins borné qu'on ne l'a longtemps pensé (ici, les éditeurs partagent l'indulgence manifestée envers le vaincu de Poitiers par Raymond Cazelles). Etait-ce là une illusion, les conseils de Charny ne faisaient-ils que renforcer les défauts dont souffrait alors l'ost du roi de France? Les historiens »démocrates« (du type Siméon Luce) l'ont cru. Aujourd'hui, on est plus prudent: peut-être, comme l'ont écrit des contemporains, la »déconfiture« de Poitiers fut-elle due pour une large part à un déficit plutôt qu'à un excès d'esprit chevaleresque.

Philippe CONTAMINE, Paris

Christine GACK-SCHEIDING, Johannes de Muris. *Epistola super reformatione antiqui kalendarii. Ein Beitrag zur Kalenderreform im 14. Jahrhundert*, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 1995, XXVI-164 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 11).

On sait que l'inadéquation du calendrier julien, bien avant d'avoir été résolue en 1582 par la réforme de Grégoire XIII, avait été dès longtemps dénoncée. Les critiques prirent no-

tamment un tour plus accentué à partir du début du XIV^e siècle, à la fois parce que les conséquences des erreurs imputées au calendrier devenaient alarmantes et parce que la diffusion de la formation universitaire rendait les scientifiques plus virulents à dénoncer ces erreurs. C'est sous la pression de ceux-ci qu'une bulle pontificale avait, dès 1344, plus de deux siècles avant l'intervention de Grégoire XIII, confié à deux experts, Jean de Murs et Firmin de Belleval, la tâche de soumettre au pontife des propositions en vue de résoudre les difficultés constatées. Leur réponse est connue depuis longtemps, notamment depuis que Eugène Déprez avait, en 1899, appelé l'attention sur ce dossier; mais elle attendait un éditeur.

En 1975, la thèse d'École des chartes de Joël Plassard, restée manuscrite, avait prévu et préparé cette édition, mais diverses circonstances avaient enterré le projet. Celui-ci vient d'être repris par deux chercheurs opérant, malheureusement, simultanément et sans concertation: Christine Gack-Scheiding, dont le petit livre est sous recension, et Chris Schabel¹. Devant cette concurrence fortuite, même si l'observateur ne va pas jusqu'à conclure à l'inutilité de l'une des entreprises, il sera naturellement tenté de confronter les deux éditions; non sans regretter, d'ailleurs, qu'aucun des deux chercheurs n'ait envisagé de compléter le rapport adressé au pape en y joignant un texte anonyme que J. Plassard avait désigné comme un »pré-rapport« des mêmes experts et qu'il voyait à l'origine de l'initiative pontificale.

C. Gack-Scheiding a fait précéder son édition, dont le texte est assez court (37 pages), d'une copieuse introduction où elle passe en revue l'actualité du problème du calendrier au début du XIV^e siècle et les différents intervenants qui s'y sont intéressés, avant de commenter les propositions formulées par Jean de Murs. Son enquête est diligemment conduite, avec une très bonne information bibliographique, mais elle se borne, faute de documents nouveaux, à une utile synthèse de ce qu'on savait déjà. Je relève seulement qu'elle n'a pas été convaincue par ma démonstration que les tables dites alphonsoïques ne pouvaient être d'Alphonse X, et qu'elle continue de les dater de 1272: je ne lui en veux pas, mais je trouve que, décidément, il est des erreurs qui ont la vie dure.

Je serai en revanche plus sévère pour juger de son édition. Elle est fondée sur sept manuscrits, dont l'un, celui de Groningue, était inconnu de J. Plassard et l'est aujourd'hui encore de C. Schabel; ils offrent de copieuses variantes, qui fournissent à l'éditeur un apparat critique très scrupuleux. Mais les leçons qu'elle retient pour avoir privilégié le manuscrit de Paris ne sont pas les meilleures; voici quelques exemples: p. 119, l. 16 et 17, pour introduire les deux solutions qui sont envisagées pour réduire l'erreur du calendrier quant au mouvement du soleil, il faut assurément, deux fois, *aut quod*, introduit par *expediret*, et non *aliqua*; p. 123, l. 12, dans une phrase où tous les manuscrits sont défailants, C. Gack-Scheiding, aveuglée par un intervenant maladroit sur le manuscrit de Paris, a été dissuadée de corriger un *76 dies, primum vero* qui n'a vraiment aucun sens et où C. Schabel a reconnu la référence à *16 Deuteronomii, 1 vero*; p. 121, l. 16, là où son manuscrit de base portait un impossible *tempum*, elle a opté pour *tempus* et produit une phrase peu satisfaisante dans la logique de la démonstration de Jean de Murs (*quia annus consuetus, qui fuit usque nunc mensura consueta, tempus esset alterius quantitatis*), alors que l'un des manuscrits de Vienne lui proposait l'excellent *temporum*: encore fallait-il en faire le déterminatif de *mensura*, et donc déplacer la virgule.

Au reste, la ponctuation de C. Gack-Scheiding est décidément plutôt malheureuse. Je ne parle pas de l'isolement par des virgules de toutes les infinitives et relatives (cf. par exemple, p. 137, l. 16, *tempore, quo novilunium cadit in fine diei*), auquel un lecteur de la rive gauche du Rhin a bien du mal à s'habituer, mais de l'organisation même du texte, où les coupures des phrases et des paragraphes ne sont pas toujours judicieuses. C'est ainsi que, p. 144, l. 15-16, *propter hoc ... jam inventi* va beaucoup mieux avec ce qui suit, dont C. Gack-Scheiding l'a pourtant séparé par un point, qu'avec ce qui précède. Plus préoccupant est le fait qu'elle n'a

¹ John of Murs and Firmin of Beauval's letter and treatise on calendar reform for Clement VII, dans: Université de Copenhague, Cahiers de l'Institut du Moyen Âge grec et latin 66 (1996) p. 187-215.

pas pris garde que les manuscrits faisaient suivre la lettre des experts au pape d'un résumé de leurs propositions, et qu'elle a publié celui-ci à la suite du chapitre unique du *Tractatus quartus* comme s'il en faisait partie, malgré l'incohérence qui en résulte dans l'exposé. Pourtant J. Plassard avait signalé le départ qu'il y avait lieu de faire entre le rapport proprement dit et le résumé, et cette mise en garde avait été imprimée dans les Positions de sa thèse².

Je souhaite enfin protester contre les coupures faites, selon la mode antique, dans les expressions telles que *de cetero, ac si, id est*; il s'agit d'expressions dont le Moyen Âge a profondément changé le sens, créant l'adverbe de temps *decetero* ou la conjonction concessive *acsi*, qu'il est d'autant plus anachronique de couper que cela les défigure gravement.

Je me serais bien volontiers réjoui de l'édition de la lettre à Clément VI que nous livre C. Gack-Scheidig, une édition attendue depuis si longtemps. Du fait de la malencontreuse simultanéité de cette édition avec celle de C. Schabel, je ne puis que tempérer mon plaisir en constatant que, tout compte fait, il y en a une qui est meilleure que l'autre.

Emmanuel POULLE, Paris

Holger ZIEDEK (éd.), Hofkultur im spätmittelalterlichen Europa. Eine Aufsatzsammlung hervorgegangen aus dem gleichnamigen Seminar des Institutes für Geschichte im Wintersemester 1995/96, Würzburg (Selbstverlag) 1996, 280 p.

En 13 contributions sont présentées diverses résidences princières du bas Moyen Âge et pour chacune d'entre elles une source susceptible d'illustrer la vie de cour (chronique, ordonnance de cour etc.). Le champ géographique couvert est essentiellement l'Empire mais le Portugal, l'Angleterre et la Pologne apparaissent également. Ces contributions sont dues aux participants d'un Hauptseminar organisé par Rolf Sprandel au cours du semestre d'hiver 1995/96 à l'Université de Wurtzbourg. Certaines paraissent résumer honnêtement la bibliographie existante (le chapitre sur Marburg par exemple), d'autres montrent en revanche des ignorances bibliographiques étonnantes (par exemple le chapitre consacré à Heidelberg et à la chronique de Matthias von Kemnat ignore l'existence de la thèse de Birgit Studt, *Fürstenhof und Geschichte* parue en 1990!); en tout état de cause l'apport scientifique de ces contributions paraît tous de même bien minime et l'auteur de cette recension doit avouer qu'il peine à trouver une justification à la publication de ce livre; sans doute vaut-il mieux dans ces conditions laisser la parole à Rolf Sprandel dans la conclusion de sa rapide présentation du volume: »Der Sammelband wird Interessenten weitergereicht in dem Wunsche, Anregungen zum Studium der mittelalterlichen Hofkultur zu vermitteln und eine Reihe nützlicher Informationen bereitzustellen«.

Jean-Marie MOEGLIN, Paris

Jörg K. HOENSCH, Kaiser Sigismund. Herrscher an der Schwelle zur Neuzeit 1368–1437, München (Beck) 1996, 652 p., 33 ill., cartes.

Sigismund, roi de Hongrie, roi de Bohême, duc de Luxembourg, roi des Romains, empereur, était un des personnages les plus hauts en couleurs, mais aussi les plus controversés du XV^e siècle. Né en 1368 et destiné d'abord à hériter du marquisat de Brandebourg et à épouser l'héritière hongroise de la Pologne, il maria en 1385 Marie de Hongrie, mais mit près de vingt ans à imposer son pouvoir dans ce pays d'Europe du sud-est, devant lutter contre son épouse, sa belle-mère et une fraction de la noblesse. Son prochain but, le trône du roi des Romains, occupé par son propre frère Wenceslas dont il n'hésitait jamais à exploiter l'infériorité

2 École nationale des chartes, Positions des thèses ..., 1975, p. 175–181, aux p. 178 et 181.